

Traduit par Anila Gill  
Doctorante - Université de la Sorbonne Nouvelle



Derrière les buissons du vaste jardin attenant à la maisonnée, une chatte avait mis bas une portée de chatons qui furent dévorés par le matou. Puis une chienne, à son tour, mit au monde une portée de chiots qui, devenus adultes, aboyaient nuit et jour, répandant leurs déchets un peu partout, avant de finir empoisonnés. Ils moururent tous, l'un après l'autre, tout comme leur mère. Personne ne savait où était le père. S'il avait été là, il serait certainement mort lui aussi. Des années avaient passé, dont on avait perdu le compte. Les buissons avaient été coupés, taillés, élagués des centaines et des milliers de fois. Combien de chattes et de chiennes avaient dû mettre bas là derrière, sans qu'il ne subsiste la moindre trace de leur progéniture. Ses poules avaient, elles aussi, la mauvaise habitude d'y pondre des œufs qu'elle ramassait chaque matin pour les emporter à l'intérieur.

C'est dans ce jardin que la jeune servante avait été cruellement assassinée. On l'avait retrouvée, son cordon de pyjama à glands de soie rouge, acheté deux jours auparavant au marchand ambulant, pour huit annas, serré autour de son cou. L'assassin l'avait serré si fort que les yeux de la fille avaient jailli hors de leurs orbites. À la vue de ce spectacle, elle fut prise d'une si forte fièvre qu'elle en perdit connaissance, et, qui sait, peut-être n'en est-elle toujours pas revenue à ce jour... Mais non, cela ne se peut pas, car longtemps après ce meurtre, les poules pondirent des œufs - non - les chattes mirent bas, puis, dans ce même jardin, on célébra un mariage. Il y avait là une chienne, le cou ceint d'une dupatta rouge dont la bordure brodée étincelait. Ses yeux à elle n'étaient pas exorbités mais enfoncés à l'intérieur. Un orchestre était venu jouer, avec ses musiciens en uniforme rouge soufflant dans leurs cornemuses multicolores qu'ils serraient sous leurs bras, produisant d'étranges sonorités. À leurs uniformes étaient suspendus quantité de glands à frange que les gens ramassaient sur leur passage pour les accrocher à leurs cordons de pyjama. Au matin cependant, on n'en trouva plus la moindre trace. Les musiciens avaient tous été empoisonnés.

Qui sait ce qui lui traversa l'esprit, la pauvre mariée ne mit au monde qu'un seul enfant, non pas derrière les buissons mais sur son propre lit, un immense gland

rouge étrangleur. La jeune mère en mourut, de même que le père, tous deux tués par l'enfant. Personne ne savait où était son père à elle. S'il avait été là, nul doute qu'il serait mort lui aussi avec les deux autres. Les musiciens aux uniformes à glands avaient disparu pour ne plus revenir. Des chiots patrouillaient dans le jardin en la scrutant de leurs petits yeux vifs. Ils la prenaient pour un panier garni de bouts de viande, alors que c'étaient des oranges qu'il contenait.

Un jour, prenant ses deux oranges, elle les posa devant le miroir. Elle se plaça derrière, mais ne perçut pas leur reflet dans la glace. C'est parce qu'elles sont trop petites, se dit-elle. Mais à peine eut-elle pensé cela qu'elles se mirent à grandir. Elle les enveloppa dans un tissu de soie rouge et les déposa sur un brasero. Les chiens se mirent à aboyer. Les oranges avaient roulé par terre et sautillaient sur le plancher, gagnant rapidement les autres pièces et, sautant, rebondissant de plus en plus haut, finirent par cavalier dans de plus vastes jardins. Les chiens jouaient avec elles et se chicanèrent entre eux. Sans que l'on sache comment, deux d'entre eux moururent empoisonnés. Les autres furent dévorés par la corpulente servante de la maison. Celle-ci avait remplacé la jeune servante qu'on avait retrouvée assassinée, son cordon rouge à glands serré autour de la gorge.

Elle habitait avec sa mère. De six ou sept ans plus âgée que la servante, elle n'avait pas sa corpulence. Matins et soirs, elle sortait pour sa promenade en voiture et, tout comme ses poules aux mauvaises habitudes, elle aussi pondait des œufs derrière les buissons de lointains jardins. Mais ni elle ni le chauffeur ne les ramassaient pour les rapporter à la maison. Elle en faisait des omelettes qui tâchaient ses vêtements, attendait qu'ils séchent, puis jetait le tout derrière les buissons où ils devenaient la proie des vautours.

Un jour, une de ses amies vint lui rendre visite - Pakistan Mail, voiture numéro 9612 P.L. La chaleur était accablante. Papa était absent, en villégiature dans quelque station climatique, maman était de sortie. On suait à grosses gouttes. À peine entrée dans la chambre, elle retira son corsage et se planta sous le ventilateur. Ses tétons, bouillonnants, se refroidirent peu à peu... refroidis, ils se mirent à bouillir. Bien secoué, le mélange des deux finit par donner un précipité tiède, du lait fermenté à boire. L'orchestre joua pour elle, mais les musiciens en uniforme rouge ne vinrent pas faire danser leurs glands. Des ustensiles de cuivre les avaient remplacés, de tailles diverses, produisant tour à tour des sons vibrants, puis assourdis.

Lorsqu'elle revit cette amie, quelque temps après, celle-ci lui assura qu'elle avait bien changé. C'était vrai qu'elle avait bien changé : elle avait maintenant deux estomacs, l'ancien et le nouveau, l'un bourgeonnant au-dessus de l'autre. Ses seins étaient tout craquelés.

L'orchestre joua ensuite pour son frère. La robuste servante d'âge mûr versa de chaudes larmes car cela lui rappelait, la pauvre, son propre mariage. Le frère la consola tant qu'il put. Après quoi, le couple de jeunes mariés se querella toute la soirée, elle pleurait et lui riait... Au matin, la forte servante d'âge mûr emmena le frère pour le consoler, pendant qu'on baignait la mariée. Un cordon à glands

rouges ornait son salwar. Pourquoi ne le lui avait-on pas serré autour du cou ? Elle avait de très gros yeux. Une forte pression sur la gorge les lui ferait certainement exorbiter comme ceux d'une chèvre qu'on égorge et lui ferait à coup sûr monter une forte fièvre. À moins que la précédente ne soit pas encore retombée... Se peut-il toutefois que l'ancienne fièvre ait disparue et que celle-ci en soit une nouvelle qui la maintient, depuis lors, dans un état comateux ?

Sa mère apprend à conduire, son père, lui, habite à l'hôtel. De temps en temps, il passe rendre visite à son fils. Le fils fait parfois venir son épouse à la maison. Au bout de deux ou trois jours, les souvenirs submergent à nouveau la forte servante d'âge mûr qui se remet à pleurer. Il la console, elle le serre dans ses bras, et la mariée rentre chez elle.

Aujourd'hui, la servante et la mariée sont parties ensemble se promener. Au duo s'est ajoutée son amie - Pakistan Mail, voiture numéro 9612 P.L. Leur promenade les conduit à Ajanta, où est enseigné l'art de la peinture. À force de regarder des tableaux, les trois femmes finissent par devenir elles-mêmes des tableaux. Des couleurs à foison, du rouge, du jaune, du vert, du bleu, toutes plus criardes les unes que les autres, que leur créateur s'empresse de faire taire. Bel homme, il porte les cheveux longs et un pardessus, été comme hiver, et ne quitte jamais ses socques de bois. Après avoir fait taire ses couleurs, il se met à crier à son tour. Les trois femmes ne parviennent à le calmer qu'en recouvrant ses cris des leurs. À Ajanta, elles peignent tant et plus qu'elles produisent des centaines de tableaux d'art abstrait. La première ne peint que des femmes à deux ventres, aux couleurs distinctes. Les tableaux de la deuxième représentent toujours la même femme d'âge mûr au corps robuste, tandis que ceux de la troisième ne figurent que des glands, des glands de cordons de pyjama. Alors que la production d'art abstrait atteignait son apogée, leurs tétons, lentement, s'asséchaient. Il faisait chaud, à en ruisseler de sueur. À peine entrées dans leur chambre calfeutrée de paille humide, elles retiraient leurs corsages et se plantaient sous le ventilateur, dont les pales tournaient dans le vide sans produire, ni chaud ni froid, le moindre effet sur leurs tétons.

Dans la chambre voisine de la sienne, le chauffeur enduisait d'huile de moteur le corps de sa mère, tandis qu'à l'hôtel, Daddy se faisait masser le front à l'eau de Cologne par sa dactylo.

Le jour vint finalement où l'orchestre joua pour elle. Le jardin abandonné retrouva son animation. La décoration, depuis les pots de fleurs jusqu'aux ornements des portes, était l'œuvre du patron du Studio Ajanta. La vue de toutes ces couleurs échauffait les nombreux lipsticks rouge foncé qui se pressaient là. L'un d'eux, une teinte plus sombre que les autres, monta si haut dans les airs que, retombant à ses pieds, il devint immédiatement son disciple. C'était à lui aussi, le maître d'Ajanta, que revenait d'avoir dessiné la tenue de la mariée aux mille facettes. Vue de face, on y voyait un amas de cordons de pyjamas, tandis que d'un côté, apparaissait un panier de fruits, et de l'autre, un rideau aux motifs de phulkari suspendu à une fenêtre. De dos, on croyait voir un amoncellement de pastèques écrasées, on changeait d'angle et on avait un bocal de sauce tomate. Vue d'en haut, on avait affaire à un artefact unique en son genre, vue d'en dessous, à

quelque obscur poème de Miraji. Les amateurs d'art poussaient des oh ! et des ah ! Le fiancé fut tellement impressionné qu'il décida, dès le lendemain de son mariage, de devenir lui-même un artiste abstrait, et, sans plus tarder, se rendit à Ajanta en compagnie de son épouse. Là, il apprit que son mariage allait bientôt avoir lieu, et qu'il habitait déjà chez sa future femme. Celle-ci n'était autre que ce lipstick rouge foncé, une teinte plus sombre que les autres. Au début, pendant les premiers mois, son mari s'intéressa à elle autant qu'à l'art abstrait, mais lorsque le studio Ajanta ferma ses portes et que, du jour au lendemain, on n'entendit plus parler de son maître, il se lança dans le commerce du sel, qui s'avéra fort profitable. Il y rencontra une jeune femme dont les tétons n'étaient pas encore secs, et qui eurent l'heur de lui plaire. L'orchestre ne joua pas cette fois-ci, mais le mariage fut consommé. Quant à elle, elle prit ses pinceaux et ses brosses et s'en fut vivre seule.

Au début, cette séparation les plongea tous deux dans une vague d'amertume qui s'effaça bientôt pour laisser place à une étrange douceur. Tout juste rentrée d'Europe, avec la tuberculose, d'un voyage entrepris avec son nouveau mari, sa vieille amie se mit en tête de peindre cette douceur à la manière cubiste : dans un fatras de cactus en pots, s'empilaient les uns au-dessus des autres des cubes de sucre d'un blanc translucide d'où surgissaient deux visages, au sommet desquels était posée une abeille qui en butinait le suc... Puis une autre de ses amies se suicida en avalant du poison. Le choc de la nouvelle lui fit perdre connaissance. Mais était-ce vraiment là un nouvel évanouissement ou n'était-elle toujours pas revenue de l'ancien, celui provoqué par la forte fièvre ?

À l'hôtel, son père nageait dans l'eau de Cologne dont il massait le crâne de sa lady sténographe. Sa mère, de son côté, avait relégué tous les comptes domestiques à la robuste servante d'âge mûr. Elle savait maintenant conduire mais la pauvre femme était tombée gravement malade, ce qui ne l'empêchait pas de se faire un sang d'encre pour le chiot sans mère de son chauffeur, à qui elle donnait à boire sa propre huile de moteur. Pendant ce temps, la vie conjugale de son frère et de sa belle-sœur avait mûri, pris du poids. Ils filaient le parfait amour lorsqu'un soir, comme son frère et la servante étaient occupés à faire les compte, sa belle-sœur apparut, seule. Sans plume ni pinceau à la main, elle leur régla pourtant leur compte à tous les deux. Au matin, on la retrouva dans la chambre, deux gros glands imprégnés de sang coagulé serrés autour de son cou.

Elle revenait doucement elle. L'amertume initiale causée par le rejet de son mari s'était mue en une douceur qui donnait à sa vie un goût sucré. Elle la voulait plus amère et se mit à boire, sans succès. Sans doute ne buvait-elle pas assez. Elle augmenta la dose d'alcool jusqu'à s'y immerger complètement. Ça y est, disait-on, elle est perdue... Mais non, elle refaisait surface, essuyait le vin de sa bouche et éclatait de rire. Le matin au réveil, elle avait l'impression d'avoir été essorée de toutes les larmes de son corps. Se pouvait-il que ce soient tous ses enfants qui pleuraient, du fond des tombes qu'elle leur avait construites, réclamant à corps et à cris le lait qui leur était dû ? Mais où donc était passé son lait ? Les chats sauvages l'en avaient tarie... Elle but plus encore, à s'en noyer dans un océan sans fond, sans réussir à apaiser son désir. Intelligente, cultivée, elle parlait sans embarras de sexualité et ne voyait aucun mal à entretenir des relations physiques

avec des hommes. Cependant, de temps en temps, dans la solitude profonde de la nuit, elle aspirait secrètement, comme l'une de ses poules mal élevées, à aller se cacher derrière les buissons pour y pondre un œuf. Elle se creusait, se vidait de toute substance, ne fut bientôt plus qu'un squelette. Les gens l'évitaient à présent. Elle le comprit et ne rechercha pas leur compagnie. Cloîtrée chez elle, elle buvait, fumant cigarette sur cigarette, perdue dans ses pensées. La nuit, elle dormait très peu, tournait en rond dans la maison. Dans les baraques des employés en face, l'enfant sans mère du chauffeur réclamait en vain son huile de moteur : sa mère n'en avait plus. Le chauffeur finit par avoir un accident. La voiture partit au garage et sa mère à l'hôpital où on l'amputa d'une jambe, puis des deux. Elle risquait parfois un coup d'œil en face et ressentait alors comme un léger spasme monter des profondeurs de sa poitrine. Trop faible cependant, ne serait-ce que pour humecter les lèvres d'un enfant.

Depuis un moment déjà, son frère vivait à l'étranger. Un beau jour, elle reçut une carte de Suisse où il se faisait soigner. La nurse était fort jolie, disait-il, et il comptait l'épouser au sortir de l'hôpital. La robuste servante d'âge mûr déroba quelques bijoux, un peu d'argent et quantité de vêtements qui appartenaient à sa mère, puis disparut quelques jours plus tard. Peu après, sa mère mourut à l'hôpital des suites de son opération. Son père fit une apparition aux funérailles, après quoi on ne le revit plus. Dorénavant entièrement livrée à elle-même, elle se sépara de tous ses serviteurs, y compris le chauffeur, et engagea une nourrice pour son enfant. Plus aucun poids ne l'entraînait hormis ses pensées, ultime fardeau dont elle espérait également réussir à se libérer. Si d'aventure quelqu'un lui rendait visite, elle criait de l'intérieur : « Allez-vous en ! Qui que vous soyez, allez-vous en ! Je ne veux voir personne. »

Le coffre fort regorgeait de bijoux de valeur ayant appartenu à sa mère. Elle en possédait quelques-uns elle aussi mais n'y accordait guère de prix. Elle passait maintenant des heures devant le miroir, nue, parée de tous ces bijoux. Elle buvait, puis d'une voix rauque entonnait des chansons vulgaires, une liberté que lui permettait l'absence de tout voisinage proche. Si elle avait dénudé son corps de toutes les manières possibles, elle cherchait encore à dénuder son âme, qui lui semblait maintenue de force comme derrière un hijab. Et ce voile, elle ne voyait qu'un seul moyen de le faire tomber : boire et boire encore, et, dans cet état d'ébriété, prendre appui sur la nudité de son corps... Mais, à son grand désespoir, plus elle se dénudait, plus elle avait la sensation d'être vêtue.

Fatiguée de peindre des tableaux, elle n'avait pas ouvert sa boîte à pinceaux depuis longtemps. Un jour, elle sortit toutes ses couleurs et les mélangea dans de grands bols. Toutes ses brosses bien lavées, elle se posta nue devant son miroir et se mit à y tracer de nouveaux contours dans l'espoir de réussir à déshabiller son existence de la manière la plus complète. Seule la partie frontale était accessible à ses pinceaux. Elle y consacra toute la journée, sans boire ni manger. Debout devant son miroir elle étalait les couleurs et traçait des lignes courbes. Son pinceau se mouvait avec aisance. Vers le milieu de la nuit elle recula pour juger du résultat et poussa un soupir de satisfaction. Elle entreprit alors de parer son corps ainsi bariolé de tous ses bijoux, l'un après l'autre. Son œuvre terminée, elle jeta un dernier coup d'œil au miroir et sursauta. Un homme se tenait derrière

elle, un poignard à la main, le visage dissimulé sous une bande de tissu, prêt à l'attaque. Elle se retourna. La voyant de face, il poussa un cri, son couteau lui glissa des mains et, pris de panique, se mit à aller et venir en tous sens. Avisant une issue, il prit ses jambes à son cou et fila sans demander son reste. Elle courut à ses trousses, criant : « Attends ! Reviens, je ne te ferai rien ! » Mais le voleur, sourd à ses appels, enjamba le mur et disparut. Déçue, elle revint sur ses pas. Le poignard gisait sur le pas de la porte. Elle le ramassa, rentra à l'intérieur et se retrouva nez à nez avec son image. À l'endroit du cœur, elle avait peint un étui à couteau de couleur cuir. Elle y appliqua le poignard mais l'étui était beaucoup trop petit. Elle le jeta à terre, ingurgita quatre ou cinq rasades d'une bouteille qui traînait là puis se mit à faire les cent pas. Elle avait déjà vidé plusieurs bouteilles, sans rien avoir avalé de solide. Après avoir déambulé un long moment, elle revint vers le miroir. Autour de son cou était noué un foulard, ou plutôt un cordon de pyjama que terminait une paire de gros glands, peint à la brosse. Soudain, elle le sentit se resserrer autour de son cou, s'enfoncer petit à petit à l'intérieur de ses chairs. Debout devant le miroir, silencieuse, les yeux fixes, elle les observait lentement s'exorbiter. Bientôt, les veines de son visage se dilatèrent, un cri s'échappa de sa gorge et elle s'écroula de tout son long, face contre terre.

Titre original : « Phundne », in *Manto ke Namainda Afsane*, édité par Athar Parvez, Educational Book House, Muslim University Market, Aligarh.

Traduction à paraître prochainement aux Editions *Bleu autour*.